

Lurelu



La crise du livre, prise 3

Nathalie Ferraris

Volume 36, numéro 1, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferraris, N. (2013). La crise du livre, prise 3. *Lurelu*, 36(1), 13–15.

La crise du livre, prise 3

Nathalie Ferraris



Robert Soulières

(photo : Alexis K. Laflamme)



François Gravel

(photo : Martine Doyon)



Christiane Duchesne

(photo : Jean-François O'Kane)

Depuis seize mois, *Lurelu*¹ s'intéresse à la crise qui frappe depuis quelques années le milieu du livre. Les éditeurs à qui nous avons donné la parole dans notre dossier de l'hiver 2012 avaient mentionné comme facteurs une offre trop grande ainsi qu'un manque de visibilité dans les librairies et les médias.

Le revenu annuel des auteurs et des illustrateurs a chuté de manière draconienne au cours des dernières années. À qui la faute?

Des chiffres!

Pour bien montrer l'ampleur d'une crise économique, rien de mieux que de présenter des chiffres éloquentes. Sans plus de préambule, voici ce qu'ont constaté les créateurs interrogés dans le cadre de cet article.

L'écrivain et éditeur Robert Soulières, actif dans le milieu du livre depuis trente-trois ans, témoigne : «Depuis 2007-2008, mes redevances ont baissé de 50 %. C'est la première fois que je perçois une telle crise. Non seulement mes droits d'auteur ont chuté, mais le revenu de Soulières éditeur est le même depuis 2005. Or, nous enrichissons notre catalogue de dix-huit titres par année. Ça veut dire qu'on travaille plus fort et que les revenus n'augmentent pas.»

À l'image de la maison d'édition, François Gravel, auteur des populaires séries «Klonk», «David» et «Sauvage», admet aussi voir son revenu annuel stagner malgré la création de nouvelles œuvres : «Je dirais que mes droits d'auteur sont les mêmes depuis dix ans. Cependant, pour percevoir le même montant de redevances qu'en 2003, je dois produire plus.» Même son de cloche chez l'écrivaine Christiane Duchesne, qui avance que la situation ne fait qu'empirer depuis dix ans : «Avant, mes droits d'auteur représentaient plus de la moitié de mon revenu annuel. Aujourd'hui, il n'en représente qu'un dixième. Heureusement que je fais de la traduction et que j'écris pour le théâtre, la radio, le cinéma et la télévision!»

Gilles Tibo, créateur des séries «Noémie» et «Nicolas», a aussi enregistré une baisse de revenus : «Malgré des séries qui fonctionnent bien et la production de nouveautés, je gagne 40 % de moins que ce que je gagnais il y a sept ou huit ans. Mais le coût de la vie, lui, augmente! J'ai beaucoup d'amis dans le milieu qui songent à abandonner la création. Certains vivent quasiment sous le seuil de la pauvreté...»

Marie-Louise Gay, qui publie en Europe, aux États-Unis et au Canada anglais, remarque aussi un déclin du livre à l'échelle internationale. «La crise affecte le livre dans tous les pays, mais elle est plus forte au Québec. Depuis sept ou huit ans, je constate une baisse de mes droits d'auteur québécois.»

Une crise de surproduction

Selon Robert Soulières, la crise touche beaucoup ceux qu'il nomme affectueusement «les vieux de la vieille», c'est-à-dire les auteurs et les illustrateurs qui ont connu l'âge d'or de la littérature jeunesse : Denis Côté, Bertrand Gauthier, Daniel Sylvestre, Marie-Francine Hébert, Daniel Simard, Gilles Tibo, Marie-Louise Gay et compagnie. On se souvient qu'il y a trente ans à peine, la littérature jeunesse québécoise connaissait son apogée. Voyant là une manne, les maisons d'édition se sont multipliées, produisant ainsi plus de livres. La surproduction serait donc l'une des raisons de la crise qui frappe beaucoup d'auteurs et d'illustrateurs. «Cependant, la tarte est la même, note Robert Soulières. Tout le monde a sa part, mais elle est beaucoup plus petite.»

À propos de la prolifération des maisons d'édition, Charlotte Gingras et Philippe Béha prévoient quelques faillites. L'illustrateur, qui a aussi vu ses droits d'auteur diminuer, croit que certaines maisons vont disparaître et que d'autres vont se repositionner. «Une épuration naturelle va se faire.» De son côté, le créateur Stéphane Poulin allègue que les éditeurs ont noyé le poisson en publiant trop et en n'accordant pas assez d'attention à chacun des livres produits : «Le créateur passe un temps fou sur une œuvre. Pas l'éditeur. Certains d'entre eux ne soutiennent pas assez leurs auteurs et illustrateurs, ni leurs livres. S'ils passaient autant de temps qu'un créateur sur une œuvre, les retombées seraient différentes.»

Marie-Louise Gay tient le même discours que son collègue illustrateur : «Je travaille beaucoup avec les maisons canadiennes-anglaises car elles sont proactives. Par exemple, pour ma série «Stella», l'éditeur a développé une APP (application), une pièce de théâtre et une marionnette. Les livres mettant en vedette mon personnage sont traduits et profitent d'un grand rayonnement. Il existe même un dessin animé de Stella fait par Disney. Au Canada anglais, on maximise le livre, on exploite son potentiel. Pas ici. Au Québec, on a aussi abandonné la promotion du livre. Quand j'ai commencé ma carrière, les éditeurs envoyaient les auteurs et les illustrateurs en tournée. Ça ne se fait plus aujourd'hui.»

Stéphane Poulin ajoute que les éditeurs sont désormais frileux dans leurs choix éditoriaux, opinion que partage Anne Villeneuve : «Ça fait vingt-six ans que je suis dans le métier et je vois bien que mes éditeurs en bavent : certains cherchent à produire seulement des livres qui vont se vendre. Malheureusement, je trouve que ce type de livres n'a pas de saveur.»

Marie-Francine Hébert, qui a vécu l'âge d'or de la littérature jeunesse québécoise et qui n'a jamais vu pareille crise, allègue aussi que les éditeurs sont plus craintifs. «Ils



Marie-Louise Gay

(photo : Daniel Sernine)



Philippe Béha



Anne Villeneuve

(photo : George Khayat)



Marie-Francine Hébert

(photo : Martine Doyon)



Nancy Montour



Michèle Marineau

(photo : Martine Doyon)

misent sur des valeurs sûres et osent moins. Les tirages sont minimes. Quand j'ai publié *Une maison dans la baleine* en 1995, le premier tirage a été de quinze-mille exemplaires. On ne voit plus ça aujourd'hui.» Quant à lui, Gilles Tibo dit ressentir cette multiplication des maisons d'édition dans les salons du livre : «Les files d'attente pour les dédicaces d'auteurs sont beaucoup moins longues parce que les lecteurs sont plus dispersés. Je crois malheureusement que la belle période est terminée pour un bon bout de temps.»

Si la majorité des créateurs croient que la surproduction de livres est, à un certain point, responsable de la crise, l'auteure Nancy Montour, qui écrit depuis dix ans, a une tout autre opinion : «À mon avis, ce n'est pas vrai qu'il y a trop d'éditeurs et trop de livres au Québec. Je crois plutôt que le marché est mal exploité. On ne fait pas de publicité et on n'a aucune visibilité dans les médias et dans les librairies; rien ne pousse les parents à acheter les livres d'ici. Il y a un peu plus d'un million d'enfants âgés de 0 à 14 ans au Québec : comment se fait-il que nos créateurs ne vendent pas plus leurs livres? Je rêve d'une librairie qui ne vendrait que des livres québécois. Quand va-t-on faire vivre les gens d'ici en achetant les produits d'ici?»

Mais où sont les livres jeunesse québécois?

Tout comme Nancy Montour, les auteurs et illustrateurs ont montré du doigt le manque de visibilité des livres d'ici en librairie. Marie-Francine Hébert affirme se sentir aujourd'hui exactement comme dans les années 70. «À cette époque, on cherchait nos livres en librairie et on ne les trouvait pas. Les livres français et européens occupaient toute la place. Mais la naissance de La courte échelle dans les années 80 a concordé avec une montée du nationalisme. C'était une période excitante, stimulante et emballante! Non seulement le monde nous appartenait, mais les parents et les enseignants étaient fiers d'acheter des livres d'ici. Je ne sais pas ce qui s'est produit, on dirait que le livre étranger est revenu au premier rang. Où sont les classiques de la littérature jeunesse québécoise dans les librairies? Où est notre culture?» Stéphane Poulin évoque aussi la question nationale : «Avant, le livre pour enfants représentait une partie de notre identité culturelle. Depuis quelques années, il faut chercher nos livres en librairie. J'espère une remontée culturelle, parce qu'on est différent.»

Philippe Béha, qui a eu en novembre dernier une sérieuse altercation avec Blaise Renaud, PDG de la chaîne Renaud-Bray, déplore lui aussi le peu de visibilité accordé aux livres québécois en librairie. «J'aimerais mettre mes livres entre le plus de petites mains possible, mais on a de la difficulté à trouver nos livres dans nos librairies.» Anne Villeneuve renchérit en disant que les libraires ne

font plus l'effort de mettre les livres jeunesse québécois en vedette. «Nos livres passent inaperçus. Ils ne sont pas appréciés à leur juste valeur.»

Révoltée par la situation, Nancy Montour commente encore : «J'ai lu que, pour être agréée, une librairie doit compter deux-mille titres québécois et quatre-mille titres étrangers. Pourquoi pas l'inverse? C'est comme si on empêchait nos agriculteurs de nous vendre leurs légumes. Quand une famille se déplace dans une librairie, c'est pour acheter un ou plusieurs livres. Habituellement, elle achète ce qui se trouve sur les tablettes. Si les livres québécois n'y sont pas, elle ne les achètera pas. C'est bien beau pouvoir commander des livres, mais combien le font?»

La mode de la bestsellerisation

Outre la surproduction de livres et le manque de visibilité des livres jeunesse québécois en librairie, les créateurs ont mentionné le phénomène des bestsellers. Stéphane Poulin évoque la recherche effrénée de la nouveauté, Robert Soulières la «saveur du mois» et Christiane Duchesne la culture du bestseller : «Je crois qu'il y a une grande différence entre la littérature et un livre qui se vend, explique l'auteure de la série «Jomush». À mon avis, le clivage entre les deux est de plus en plus grand. Le marché a beaucoup changé ces dernières années à cause de l'amplification des phénomènes de mode. En ce moment, la *chick lit* est très populaire. Avant ça, c'était les romans fantastiques à la Harry Potter. Ce sont des phénomènes de *fast-food* avec des auteurs-vedettes.»

Cette impression que le Québec d'aujourd'hui vit la mode de la «bestsellerisation» est ressentie par de nombreux auteurs et illustrateurs. Michèle Marineau croit que nous sommes dans une immense ère de bestsellers : «C'est tout ou rien. Il y a les mégasuccès et les flops. C'est très difficile pour l'entredeux de se démarquer.»

Reproduction gratuite

Certains auteurs et illustrateurs ont également mentionné le droit de reproduction comme facteur de la crise actuelle. Christiane Duchesne jure que la loi C-11, adoptée par le gouvernement Harper, signe la mort des droits d'auteur ainsi que celle de Copibec, organisme qui gère les droits de reproduction. Rappelons que C-11 donne le droit à quiconque de reproduire une œuvre dans le cadre de l'enseignement. Ainsi, les enseignants et les professeurs peuvent photocopier des livres sans que soit versé un sou aux créateurs de ces œuvres.

Avant même que cette loi n'entre en vigueur, Gilles Tibo a goûté à cette mise à mort des redevances : «Un jour, je suis allé dans une école qui m'attendait avec im-



Gilles Tibo



Stéphane Poulin



Charlotte Gingras

patience : tous les élèves avaient lu mes livres. On m'avait dit que j'étais l'auteur-vedette de l'année. À l'école, j'ai constaté que l'enseignante avait acheté un exemplaire de mes livres et qu'elle avait fait des photocopies pour tous les élèves. Certains enseignants ne se rendent pas compte qu'ils privent les créateurs d'importants revenus en agissant de la sorte. On vit actuellement dans une ère de gratuité. Avec Internet, on peut écouter de la musique, voir des vidéos et même des films gratuitement. Le client en profite, mais le créateur est franchement pénalisé.»

Des exceptions qui s'en sortent

Même si les revenus annuels des créateurs jeunesse stagnent ou diminuent, quelques-uns tirent bien leur épingle du jeu. Comment? Anne Villeneuve et Stéphane Poulin compensent en se tournant vers l'étranger. L'illustrateur de *L'oiseau des sables* travaille beaucoup avec des éditeurs parisiens qui offrent des avances beaucoup plus généreuses qu'au Québec.

Du côté des auteurs, François Gravel et Robert Soulières se disent privilégiés de voir quelques-uns de leurs romans au programme dans les écoles. «Quatre de mes plus anciens romans se vendent en milieu scolaire, relate Robert Soulières. Ces quatre titres représentent 80 % de mon revenu annuel.» François Gravel complète : «Mon premier livre de la série "Klonk" ainsi que *Zamboni* figurent comme lectures obligatoires dans certaines écoles et certains collèges. Mes revenus proviennent donc en majorité de ce secteur plutôt que des ventes en librairie.»

Michèle Marineau, dont certains livres font aussi partie d'un corpus obligatoire au secondaire, est la seule des auteurs interrogés qui soutient ne pas ressentir la crise. Il faut dire qu'elle fait des animations dans des écoles à temps plein durant l'année scolaire. Ça change

tout. Robert Soulières et Gilles Tibo remarquent d'ailleurs qu'il est étrange que les créateurs fassent plus d'argent en allant dans les écoles et les bibliothèques qu'en publiant des livres. Stéphane Poulin admet aussi trouver cette pratique aberrante : «Pour gagner décemment leur vie, les auteurs et illustrateurs doivent se transformer en animateurs. Certains s'en sortent bien, mais ce n'est pas donné à tout le monde de savoir animer une classe.»

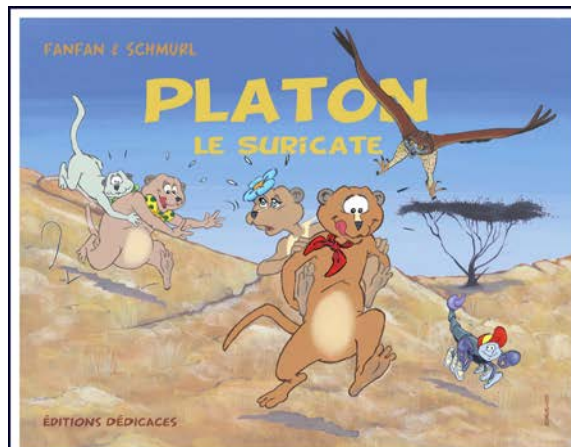
À la croisée des chemins

Au dire de Charlotte Gingras, le livre est dans une période de changement accéléré. «De nouveaux médiums apparaissent et Internet est un redoutable compétiteur. Je crois que son arrivée a engendré une révolution presque aussi grande que l'imprimerie.» Anne Villeneuve estime aussi que le livre est en transition. «On regarde passer la crise et on ne sait pas trop où on s'en va. On ne sait pas quoi faire non plus avec l'électronique.» Marie-Louise Gay ajoute et conclut : «Il y a actuellement un flottement et on n'a pas compris la transition vers le numérique. Je suis privilégiée d'avoir connu l'âge d'or de la littérature jeunesse québécoise et je garde bon espoir. Nous tournerons-nous vers l'autopublication? Travaillerons-nous les livres autrement? Je crois que la solution viendra des créateurs eux-mêmes.»



Note

1. Rhéa Dufresne et Nathalie Ferraris, dossier «L'état du livre jeunesse en 2012», vol. 34, n° 3, hiver 2012. Nathalie Ferraris, «Littérature jeunesse : le cout monstre de la promotion», vol. 35, n° 1, printemps-été 2012. Rhéa Dufresne, «Le livre est en crise... et les auteurs, eux?», vol. 35, n° 2, automne 2012.



Suivez les aventures de Platon le Suricate

Voici le tout premier livre pour enfants de Platon le Suricate écrit par l'auteure québécoise Francine Minville et illustré par l'artiste belge Jean-François Debaty.

Visitez : www.suricate.ca



AbeBooks.ca



eBay.ca



Biblio.com



amazon.ca

ISBN : 978-1-77076-253-4

Éditions Dédicaces : www.dedicaces.ca